

LES VAGUES

UNE CRÉATION INSPIRÉE DE
L'ŒUVRE DE DE VIRGINIA WOOLF



«On dirait que le monde entier est fait de flottantes lignes courbes: les arbres sur la terre, les nuages au ciel. Je regarde dans le ciel, à travers les arbres. La partie semble se jouer là-haut.» Virginia Woolf

LES VAGUES RÉSUMÉ DE LA PIÈCE

« C'est une idée géniale pour une pièce. Imagine, nous, Jinny, toi Rhoda, Suzanne, Louis, Neville et moi. Six amis d'enfance que la vie a séparé. Ils se retrouvent des années plus tard à un enterrement. Chacun prisonnier de ses propres problématiques mais avec un dénominateur commun, la volonté de se soustraire, de disparaître. Alors tu vois, ils décident ensemble d'organiser... Attends, je te montre ... » BERNARD



LES VAGUES DE VIRGINIA WOOLF EN QUELQUES MOTS

Sans action ni dialogue, ce livre, qui est moins un roman qu'un long poème en prose – un "play-poem" – donne à entendre les voix intérieures de six personnages exprimant, relatant, commentant leur vie, de l'enfance aux prémices de la vieillesse : trois hommes – Bernard, Louis et Neville – et trois femmes – Jinny, Susan et Rhoda. Gravitant autour de la figure énigmatique et presque divinisée d'un septième personnage qui restera, lui, muet, ces six monologues tressés en forme de chœur se relaient et s'entrelacent pour tenter d'élucider, et de retenir désespérément, aussi bien à travers le tamis du langage que dans la contemplation de la nature, le mystère de cette vie qui s'écoule, entre je et nous, entre hier et aujourd'hui, entre la conscience et le monde.



NOTE D'INTENTION

Je dis « Les Vagues » et c'est toute une rêverie aquatique, collective et inconsciente qui se déverse, irrésistiblement se répand, force tranquille mais insatiable. La vie est un long fleuve... Et nous allons tous mourir un jour... Et nos cendres sur l'eau voyageront... Ajoutez à cela la structure particulière du roman – chaque partie scandée par une interlude poétique sur la course du Soleil, mouvement impérieux s'il en est ! Et pourtant ! Quelle surprise quand on se penche un peu plus près du bord. Le texte, lui ne verse pas dans la rêverie, ses mots gèrent une urgence, ne pas couler. Le paysage textuel des Vagues est en effet d'une solidité trop étonnante. Les personnages n'ont de cesse de toucher, saisir, agripper comme pour résister au flot torrentiel du roman. Tout se passe comme si en mettant des mots aux choses, à l'Autre, je place cette altérité devant moi et peux simultanément exister : « Comme nous sommes assis fièrement autour de cette table, dit Jinny (...) Tout est réel; tout est ferme ; sans illusions ; sans ombres ; (...) Notre chair est fraîche et ferme. Nos contrastes sont nets et précis comme les ombres des rochers en plein soleil. Des petits pains croquants, durs, vernis sont posés devant nous. La nappe est blanche, et nos mains reposent, à demi fermées, prêtes à se contracter ».

Je dis trop étonnant car ce besoin de solidité n'est pas stable. Quelque chose se meut sous les personnages qui fait évoluer ce besoin en urgence et jusqu'à la folie. Que s'est-il passé ?

Au début du roman, le paysage est celui des limbes et les protagonistes, enfants, semblent évoluer dans un monde en-deçà de toute différenciation ontologique.

Le toucher relève de la toute puissance créatrice et les frontières sont poreuses jusqu'à la fusion : « Je suis vert comme un if à l'ombre de la haie. Mes cheveux sont des feuilles. J'ai pris racine au milieu de la terre. Mon corps est une tige (...) ».

Les exemples sont nombreux dans ces premières pages tissées de correspondances baudelairiennes.

Que s'est-il passé alors ? La réponse en un prénom : Perceval. Le drame ? La mort de Perceval. Lui n'est pas comme nous, lui « ne voit rien. Il n'entend rien ». Il y a le groupe, et il y a Perceval, évidemment très beau. Comme un dieu Soleil justement. Son absence dans la première partie du roman est a posteriori tout à fait remarquable, éclatante même, à l'image du Soleil qui disparaît dans le rayonnement de son être. Cette absence révèle en creux son omniprésence et son omnipotence. L'oeil qui vous regarde. Une fois de plus, je surprends au détour des Vagues une menace, une violence sourde, profonde comme seules peuvent l'être les eaux.

Cette violence séparatrice propre à tous les grands mythes fondateurs. Une déchirure certes, mais qui malgré tout dessine au corps ses frontières, son existence donc. Perceval était cet astre qui permettait au groupe de se soutenir. Voilà ce qu'est Perceval. La vie et la mort contenues en tout Soleil.

Et c'est bien connu, une étoile ne supporte pas de mourir esseulée. Perceval en mourant laisse son trou noir, une béance dévorante mais surtout atomisante des abîmes de l'espace, retour aux abîmes liquides, aux Vagues justement. La perte de Perceval menace les six personnages de dissolution, d'un retour aux limbes, à la mort. Ne pas glisser, ne pas trébucher. Le toucher tient désormais de la survie. Rhoda aux mille visages nous dit toute la violence des vagues :

« Tous les objets palpables m'ont abandonnée. Si je ne parviens pas à tendre les mains, à toucher, à toucher quelque chose de dur, ma vie se passera à flotter, chassée par le vent le long d'un corridor éternel (...) »

Comment retraverser ce gouffre énorme, et saine et sauve, rejoindre mon corps ? ». D'un monde créé, les personnages se retiennent désormais tant bien que mal aux parois fuyantes d'un monde subit.

Ici, l'écho monte en moi d'une résonance forte avec certaines problématiques contemporaines. C'est le sociologue Zygmunt Bauman qui me met la puce à l'oreille quand il aborde le concept de « société liquide ».

Dans un temps de la consommation devenue reine nous dit-il, l'individu et ses relations se précarisent et se fragilisent jusqu'à la dissolution. La menace est protéiforme : isolement, imposteurs avatars (suivez-mon regard Facebook et autres Intagram). Un moment d'inattention, et tout se dissout, le torrent emporte tout, jusqu'aux contours de mon corps.

Mais je veux croire que l'eau n'emportera pas tout. Je veux croire que Les Vagues sont l'histoire de six enfants de l'eau rebelles opposant une résistance aux eaux morbides de l'indifférenciation. Qu'ensemble, ils remontent la pente d'un monde qu'ils avaient pourtant créé mais sur le point de les digérer. La dernière partie du roman de Woolf n'est pour moi qu'un artifice, une diversion sensée tromper le monstre marin. Nos six personnages sont déjà loin lorsque leur avatar glisse paisiblement et sans sursaut vers sa mort annoncée. Sinon, comment comprendre cette ultime sortie, trop étrangement belliqueuse et pleine de fougue d'un Bernard vieillard : « En moi aussi, la marée monte. La vague se gonfle, elle se recourbe (...) Sous moi, quelques chose se redresse comme le cheval fier que son cavalier éperonne et retient tour à tour. Ô toi, ma monture, quel est l'ennemi que nous voyons s'avancer vers nous (...) C'est la Mort. La Mort est notre ennemi. C'est contre la Mort que je chevauche (...) Invaincu, incapable de demander grâce, c'est contre toi que je m'élance, ô Mort. »





EQUIPE TECHNIQUE & ARTISTIQUE

MISE EN SCÈNE GEORGIA AZOULAY



Georgia Azoulay est une comédienne et metteuse en scène française. Née à Paris en 1987 d'un père français et d'une mère américaine, Georgia grandit entre Paris et Los Angeles.

Engagée sur un parcours académique en lettres classiques et philosophie, son travail à la scène est d'abord le résultat d'une rencontre en 2010 avec le metteur en scène iranien Kazem Sharyari pour qui elle incarnera

Leila, une jeune danseuse classique au destin brisé dans *L'Automne Précoce*. Elle complète ensuite sa formation théâtrale auprès de différents professeurs dont Hélène Zidi au Laboratoire de l'acteur. Elle y fait la rencontre de Laura Mélinand avec qui elle crée plus tard, aux côtés de Félix de Becker la compagnie HIVER87. Georgia collabore également avec différentes compagnies sur la création de plusieurs spectacles : *Roméo et Juliette*, *Le Songe d'une nuit d'été* mis en scène par Théophile Charenat (Cie AMAB). Plus récemment, sur le nouveau chantier de création de la Compagnie franco-italienne NOSTOS, une réécriture des *Perses* d'Eschylle. Danseuse classique depuis l'enfance, la création théâtrale s'accompagne toujours d'une confrontation au travail corporel. C'est par ce biais qu'elle lance avec six comédiens le travail autour des *Vagues de Virginia Woolf* à l'occasion du Festival *Noise – Le Bruit de la ville* en mars 2016.

AVEC

Théophile Charenat
Alexandra d'Hérouville
Thomas Ducasse
Marie Guignard
Pénélope Levy
Laura Mélinand

CONSEILLER ARTISTIQUE & TECHNIQUE

Jim Thomasson

GRAPHISME

Nina Azoulay

PRODUCTION

Hiver 87

FICHE FINANCIÈRE

ÉQUIPE

6 Comédiens

1 metteur en scène

1 régisseur

1 assistante mise en scène

PRIX DE CESSION

1 Représentation : 2250 € H.T

CALENDRIER

J-1 : 1 journée de montage et raccords

J+1 : 1 journée de démontage

COMMUNICATION



Teaser #1 : <https://vimeo.com/249528403>



<https://www.facebook.com/lesvaguesgeorgiaazoulay/>



[Les Vagues Theatre](#)

«L'être voué à l'eau est un être en vertige. Il meurt à chaque minute, sans cesse quelque chose de sa substance s'écroule (...) la mort quotidienne est la mort de l'eau. L'eau coule toujours, l'eau tombe toujours, elle finit toujours en sa mort horizontale (...) La peine de l'eau est infinie.»

L'Eau et les rêves, G.Bachelard

CONTACT

hiver87productions@gmail.com

06 62 77 99 70



Réalisation : Georgia Azoulay
Design Graphique : Nina Azoulay
Images : Sarah Lasry